

LA VIE POPULAIRE

Abonnements : } PARIS ET DÉPART^{ts} : 6 m. 9 fr. — Un an 16 fr.
UNION POSTALE : " 11 fr. — " 20 "
Le Numéro : 15 centimes.

Direction : 18, rue d'Enghien, PARIS

Année 1893. — N° 27
Dimanche 2 Avril 1893



LES PETITES PAISIENNES, par PAUL LIRETTE. — « ... Oh! le joli petit marmiteau qu'on eut là! Le pied lesté, il allait rapidement. Jamais dîner ne fut porté plus vite à domicile!... »

LA VIE POPULAIRE

COMMENCERA PROCHAINEMENT LA PUBLICATION
D'UN NOUVEAU ROMAN :« **FIN PAPA...** »

PAR

PAUL FOUCHER

SOMMAIRE. — I. Une Veuve, par Guy de Maupassant. — II. Tout pour l'honneur, par Hugues Le Roux. — III. La Terre sanglante, par Jacques Lozère. — IV. Un Beau-Frère, par Hector Malot. — V. Les petites Parisiennes, par Paul Lirette. — VI. Ménage d'artiste, par Gilbert Doré. — VII. La « Chère Madame », par Edouard Cadol. — VIII. De Paris au Cap Nord, par Paul Ginisty.

UNE VEUVE

I

C'était pendant la saison des chasses, dans le château de Banneville. L'automne était pluvieux et triste. Les feuilles rouges, au lieu de craquer sous les pieds, pourrissaient dans les ornières, sous les lourdes averse.

La forêt, presque dépouillée, était humide comme une salle de bains ; quand on entraînait dedans, sous les grans arbres fouettés par les grains, une odeur moisie, une buée d'eau tombée, d'herbes trempées, de terre mouillée, vous enveloppait, et les tireurs, courbés sous cette inondation continue, et les chiens mornes, la queue basse et le poil collé sur les côtes, et les jeunes chasseresses en leur taille de drap collante et traversée de pluie, rentraient chaque soir las de corps et d'esprit.

Dans le grand salon, après dîner, on jouait au loto, sans plaisir, tandis que le vent faisait sur les volets des poussées bruyantes et lançait les vieilles girouettes en des tournolements de toupie.

On voulait alors conter des histoires, comme il est dit en des livres ; mais personne n'inventait rien d'amusant : les chasseurs narraient des aventures à coups de fusil, des boucheries de lapins ; et les femmes se creusaient la tête sans y découvrir jamais l'imagination de Scheherazade.

On allait renoncer à ce divertissement, quand une jeune femme, en jouant, sans y penser, avec la main d'une vieille tante restée fille, remarqua une petite bague faite avec des cheveux blonds qu'elle avait vue souvent sans y réfléchir ; alors, en la faisant rouler doucement autour du doigt, elle demanda :

— Dis donc, tante, qu'est-ce que c'est que cette bague ?... On dirait des cheveux d'enfant...

La vieille demoiselle rougit, puis pâlit, puis d'une voix tremblante :

— C'est si triste, si triste, que je n'en veux jamais parler. Tout le malheur de ma vie vient de là. J'étais toute jeune alors, et le souvenir m'est resté si douloureux que je pleure chaque fois en y pensant.

On voulait aussitôt connaître l'histoire ; mais la tante refusait de la dire ; on finit enfin par la prier tant qu'elle se décida :

II

« Vous m'avez souvent entendu parler de la famille de Santèze, éteinte aujourd'hui. J'ai connu les trois derniers hommes de cette maison. Ils sont morts tous les trois de la même façon ; voici les cheveux du dernier. Il avait quatorze ans quand il s'est tué pour moi. Cela vous paraît étrange, n'est-ce pas ?

Oh ! c'était une race singulière, des fous, si l'on veut, mais des fous charmants, des fous par amour.

Tous, de père en fils, avaient des passions violentes, de grands élans de tout leur être qui se poussaient aux choses les plus exaltées, aux dévouements fanatiques, même aux crimes.

C'était en eux, cela, ainsi que la dévotion ardente est dans certaines âmes ; ceux qui se font trappistes n'ont pas la même nature que les coureurs de salon.

On disait dans la parenté : « Amoureux comme un Santèze. » Rien qu'à les voir, on le devinait. Ils avaient tous les cheveux bouclés, bas sur le front, la barbe frisée, et des yeux larges, dont le rayon entraînait dans vous et vous troublait sans qu'on sût pourquoi.

Le grand-père de celui-ci dont voici le seul souvenir, après beaucoup d'aventures, et des duels et des enlèvements de femmes, devint passionnément épris, vers soixante-cinq ans, de la fille de son fermier. Je les ai connus tous les deux. Elle était blonde, pâle, distinguée, avec un parler lent, une voix molle et un regard si doux qu'on aurait dit d'une madone.

Le vieux seigneur la prit chez lui, et il fut bientôt si captivé qu'il ne pouvait se passer d'elle une minute. Sa fille et sa belle-fille, qui habitaient le château, trouvaient cela naturel, tant l'amour était de tradition dans la maison. Quand il s'agissait de passion, rien ne les étonnait, et si l'on parlait devant elles de penchants contraires, d'amants déunis, même de vengeance après des trahisons, elles disaient toutes les deux, du même ton désolé : « Oh ! comme il (ou elle) a dû souffrir pour en arriver là ! » Rien de plus.

Elles s'apitoièrent sur les drames du cœur et ne s'en indignaient jamais, même quand ils étaient criminels.

Or, un automne, un jeune homme, M. de Gradelles, invité pour la chasse, enleva la jeune fille.

M. de Santèze resta calme, comme s'il ne s'était rien passé ; mais, un matin, on le trouva pendu dans le chenil, au milieu des chiens.

Son fils mourut de la même façon, dans un hôtel, à Paris, pendant un voyage qu'il fit, après avoir été trompé par une chanteuse de l'Opéra.

Il laissait un enfant âgé de quatorze ans, et une veuve, la sœur de ma mère. Elle vint avec le petit habiter chez mon père, dans notre terre de Berrillon. J'avais alors dix-sept ans.

Vous ne pouvez vous figurer quel étonnant et précoce enfant était ce petit Santèze. On eût dit que toutes les facultés de tendresse, que toutes les exaltations de sa race étaient retombées sur celui-là, le dernier. Il rêvait toujours et se promenait seul, pendant des heures, dans une grande allée d'ormes allant du château jusqu'au bois.

Je regardais de ma fenêtre ce gamin sentimental, qui marchait à pas grave, les mains derrière le dos, le front penché, et parfois s'arrêtait pour lever les yeux comme s'il voyait, et comprenait, et ressentait des choses qui n'étaient point de son âge.

Souvent, après le dîner, par les nuits claires, il me disait : « Allons rêver, cousine... » Et nous partions ensemble dans le parc. Il s'arrêtait brusquement devant les clairières où flottait cette vapeur blanche, cette ouate dont la lune garnit les éclaircies des bois ; et il me disait, en me serrant la main : « Regarde ça, regarde ça. Mais tu ne me comprends pas, je le sens ! Si tu me comprenais, nous serions heureux ! Il faut aimer pour pouvoir savoir ! » Je riais et je l'embrassais, ce gamin, qui m'adorait à en mourir.

Souvent aussi, après le dîner, il allait s'asseoir sur les genoux de ma mère : « Allons, tante, lui disait-il, raconte-nous des histoires d'amour. » Et ma mère, par plaisanterie, lui disait toutes les légendes de sa famille, toutes les aventures passionnées de ses pères ; car on en citait des mille et des mille, de vraies et de fausses. C'est leur réputation qui les a tous perdus, ces hommes ; ils se montaient

la tête et se faisaient gloire ensuite de ne point laisser mentir la renommée de leur maison.

Il exultait, le petit, à ces récits tendres ou terribles, et parfois il tapait des mains en répétant : « Moi aussi, moi aussi, je sais mieux aimer qu'eux tous ! »

Alors, il me fit la cour, une cour timide et profondément tendre dont on riait, tant c'était drôle ; chaque matin, j'avais de nouvelles fleurs, et chaque soir, avant de remonter dans sa chambre, il me baisait la main en murmurant : « Je t'aime ! »

Je fus coupable, bien coupable, et j'en pleure encore sans cesse, et j'en ai fait pénitence toute ma vie, et je suis restée vieille fille, — ou plutôt non, je suis restée comme fiancée-veuve, veuve de lui.

Je m'amusais de cette tendresse puérile, je l'excitais même ; je fus coquette, séduisante, comme auprès d'un homme, caressante et perfide. J'affolai cet enfant. C'était un jeu pour moi, et un divertissement joyeux pour sa mère et la mienne. Il avait quatorze ans ! Songez ! qui donc aurait pris au sérieux cette passion !

Je l'embrassais tant qu'il voulait ; je lui écrivais même des billets doux que lisaient nos mères ; et il me répondait des lettres, des lettres de feu que j'ai gardées. Il croyait secrète notre intimité d'amour, se jugeant un homme. Nous avions oublié qu'il était un Santèze !

Cela dura près d'un an.

Un soir, dans le parc, il s'abattit à mes genoux et, baisant le bas de ma robe avec un élan furieux, il ne cessait de répéter :

— Je t'aime ! Je t'aime à en mourir ! Si tu me trompes jamais, entends-tu ? si tu m'abandonnes pour un autre, je ferai comme mon père !...

Et il ajouta d'une voix profonde à donner un frisson :

— « Tu sais ce qu'il a fait ? »

Puis, comme je restais interdite, il se releva, et se dressant sur la pointe des pieds pour arriver à mon oreille, car j'étais plus grande que lui, il modula mon nom, mon petit nom : « Genièvre ! » d'un ton si doux, si joli, si tendre, que j'en frissonnai jusqu'aux pieds ; je balbutiai :

— Rentrons ! rentrons !

Il ne dit plus rien et me suivit ; mais, comme nous allions gravir les marches du perron, il m'arrêta :

— Tu sais, si tu m'abandonnes, je me tue !

Je compris cette fois que j'avais été trop loin, et je demeurai réservée ; comme il m'en faisait un jour des reproches, je répondis :

— Tu es maintenant trop grand pour plaisanter, et trop jeune pour un amour sérieux ; j'attends.

Je m'en croyais quitte ainsi.

On le mit et pension à l'automne. Quand il revint l'été suivant, j'avais un fiancé. Il comprit tout de suite et garda pendant huit jours un air si réfléchi que je demeurai très inquiète.

Le neuvième jour, au matin, j'aperçus, en me levant, un petit papier glissé sous ma porte ; je le saisis, je l'ouvris, je lus :

« Tu m'as abandonné et tu sais ce que je t'ai dit. C'est la mort que tu as ordonnée. Comme je ne veux pas être trouvé par un autre que paroi, viens dans le parc, juste à la place où j'ai dit, l'an dernier, que je t'aimais, et regale en l'air. »

Je me sentis devenir folle. Je m'habillai vite et vite, et je courus, je courus jusqu'à l'endroit désigné. Sa casquette de pension était par terre dans la boue. Il avait plu toute la nuit. Je lui saisis les yeux, et j'aperçus quelque chose que berçait dans les feuilles, car il faisait du vent, beaucoup de vent.

Je ne saisis, après ça, ce que j'ai fait. J'ai dû, d'abd, m'évanouir peut-être, et tomber, puis courir au château. Je repris ma raison dans mon lit, avec ma mère à mon chevet.

Je crus que j'avais rêvé tout cela dans un affreux délire ; je balbutiai : « Et lui, lui, Gontran?... » On ne me répondit pas.

C'était vrai !

Je n'osai pas le revoir ; mais je demandai une longue mèche de ses cheveux blonds : la... la... voici... »

III

Et la vieille demoiselle tendait sa main tremblante dans un geste désespéré ; puis elle se moucha plusieurs fois, s'essuya les yeux et reprit :

— J'ai rompu mon mariage... sans dire pourquoi... et je suis restée toujours... la... la veuve de cet enfant de quatorze ans ».

Puis, sa tête tomba sur sa poitrine et elle pleura longtemps des larmes pensives ; et comme on gagnait les chambres pour dormir, un gros chasseur dont elle avait troublé la quiétude souffla dans l'oreille de son voisin :

— N'est-ce pas malheureux d'être sentimental à ce point-là ?

GUY DE MAUPASSANT.

TOUT POUR L'HONNEUR

PAR

HUGUES LE ROUX.

SUITE

D'abord, elle aperçoit confusément au pied du lit, un verset de la Bible, qu'elle-même a peint autrefois dans un enlèvement de fleurs et d'épines. Puis, voici au plafond une petite raie, des fentes, qui semblent dessiner un continent fantastique. Comme il fait bon dans cette chambre, dans ce lit ! La bûche d'automne qui brûle dans la cheminée répand une chaleur discrète, et puis le bruit de marteaux, les affreux marteaux du chemin de fer, l'interminable chanson des roues se sont tus. Et on peut s'allonger, s'étendre, se reposer sans secousse.

— Ah ! mon Dieu !...

Elle ouvrit les yeux tout grands : ils étaient tous là autour d'elle qui la regardaient avec des figures tristes.

Alors, vivement, elle se redressa, s'assit dans son lit.

La couleur était remontée à ses joues, ses petites mains blanches s'agitaient au bord de ses draps.

Tout d'un coup, elle parut fraîche et bien portante, et elle dit avec beaucoup de netteté :

— Est-ce qu'il est là avec vous?... Je savais bien que vous ne refuseriez pas de le recevoir !... que vous oublieriez... que vous pardonneriez... Mais s'il est là, dites-lui qu'il entre... Comme vous êtes bons de l'avoir fait appeler... Vous ne savez pas vous-mêmes combien vous êtes bons... Mais qu'il aura du chagrin... de me voir tant souffrir !... J'ai siif... Donnez-moi à boire...

M. Renoir avait pris les mains de sa fille et tâchait de fixer cette attention errante :

— Ma petite Claire, dit-il, c'est nous. Nous sommes là. Regarde-nous.

Mais elle continua sans le reconnaître :

— Vous dites qu'il n'est pas encore arrivé ?... C'est peut-être mon père qui le retient, ou maman... Vous dites que maman ne lui pardonnera pas ?... parce que vous ne la

connaissiez point !... Moi, je sais qu'elle me laissera l'épouser ; mais avant, il faut panser sa blessure... Vous voyez bien que son sang coule... Il va mourir dans mes mains...

Tout d'un coup, elle s'arrêta de parler, elle venait de reconnaître sa mère ; alors, son visage prit une expression d'humilité peureuse :

— Ah ! c'est toi, dit-elle, maman... Je te remercie d'être venue m'assister pour ma fin. Tu sais, je ne demande que ton pardon. Et puis, je m'en irai avec lui... Veux-tu permettre qu'il vienne ?

Elle regardait avec ardeur du côté de la porte ; on avait appelé un médecin en toute hâte ; elle poussa un cri et le voyant entrer.

— Ah ! fit-elle, pas cet homme-là !... Est-ce lui qui a apporté toutes ces fleurs qui emplissent la chambre ? Vous voyez bien qu'elles m'empoisonnent... Elles vont m'endormir, et je ne me réveillerai plus.

De nouveau ses yeux se fermèrent ; — et elle passa ainsi toute la nuit, dans des alternatives d'évanouissement et de délire.

II

Avec ses parents, André veilla jusqu'au matin au chevet de Claire ; sans donner le véritable motif de son départ, il expliqua qu'il lui fallait rejoindre son régiment en toute hâte.

— Je serai ce soir à Paris, dit-il, et à Lyon demain matin.

Il hésita longtemps à raconter la fin de Walter : pourtant, il se décida, songeant :

— Claire va le demander encore dans son délire, et il faut que ma mère soit au courant pour lui répondre.

Il profita, pour aborder ce triste sujet, d'un ces sommeils accablés où Claire tombait, après ses crises de fièvre ; quand Mme Renoir apprit le suicide de cet homme, qu'un instant elle avait aimé et considéré comme son fils, ses mains se joignirent, ses yeux se troublèrent :

— Pauvre malheureux ! dit-elle, quelle destinée a été la sienne !

Elle se rapprocha de sa fille pour la regarder dormir. Et son cœur, que le devoir du pardon avait seul fléchi, s'attendrit dans une pitié sans fond. Toute sa sagesse faisait naufrage. Elle le comprenait pour la première fois ; il y avait des tempêtes qui pouvaient arracher le gouvernail des mains du pilote et culbuter la barque.

André partit sans que Claire l'eût reconnu. Il ne pouvait parvenir à s'arracher de cette chambre où il laissait sa sœur entre la vie et la mort. Deux fois de suite il remonta et s'assit auprès de son oreille. Il tenait ses mains brûlantes ; tantôt elle l'attirait vers elle, tantôt elle le repoussait avec une expression d'horreur. L'émotion d'André était si forte qu'il ne se défendit plus. Aussi bien, à cette minute où pour sauver l'honneur de cette enfant agonisante, il se sacrifiait lui-même, un apaisement inattendu descendait sur lui.

Il resta longtemps le front appuyé à ce bras dont la fièvre le brûlait, à travers la chemise. Claire lui caressait les cheveux d'un air distrait, en chantonant. Maintenant, elle était plus calme. Mais sa tête demeurait troublée. Elle continuait de causer avec Fritz. Elle habitait toujours avec lui la villa de Bordighère ; elle répondait à une voix qu'on n'entendait point, familièrement, sur le ton de la causerie. Et tout ce qu'elle disait sur ses rêves d'avenir heureux, sur la certitude que ses parents pardonneraient un jour, crevait le cœur de ses gardes-malades.

André avait retardé le départ jusqu'à l'heure de la consultation des médecins. Il les accompagna jusqu'à la barrière du parc. Il espérait obtenir, en dehors de ses parents, des renseignements plus précis sur l'état de la malade. Mais les docteurs se tinrent dans les généralités prudentes, dans les hochements de tête. C'était une fièvre cérébrale.

— Il faut attendre, disaient-ils, donner des calmants, continuer la glace sur la tête et laisser évoluer...

... André retrouva à Paris son ami Le Croizic.

Il l'avait laissé à Bordighère pour qu'il s'occupât de l'enterrement de Walter et réglât les derniers détails ; pour sa part il avait emporté Claire dans la nuit même du suicide.

Depuis que Fritz était mort, André n'éprouvait plus pour sa mémoire qu'une pitié profonde, presque affectueuse ; il le jugeait maintenant sans mépris.

— En somme, songeait-il, il aurait pu être un héros ; sa seule faute est d'avoir aimé et d'avoir déserté par tendresse un devoir périlleux.

Cette suprême pensée du mourant, que tous les deux, sous des habits différents, ils servaient la même patrie, vibrat indéfiniment dans le cœur d'André ; elle y éveillait des sonorités inconnues, des rêves de justice et de paix.

Le Croizic conta que toutes les difficultés avaient été levées, grâce à l'intervention de Mrs Mellow. Daisy, qui connaissait le syndic, avait obtenu que l'on menât rapidement l'enquête sur le mort. Comme on ne savait à qui donner avertissement du décès, ni envoyer le corps pour qu'il fût placé dans un caveau de famille, Mrs Mellow avait demandé qu'à titre provisoire Walter fût entermé dans le jardin même de la villa. Il reposerait à mi-côte, sous les oliviers, en face de la mer, jusqu'au jour où quelqu'un se souviendrait de lui et le réclamerait.

André recueillit tristement tous ces détails.

— Mon Dieu ! fit-il, pourvu que maintenant ma pauvre sœur n'aille pas le rejoindre !... Pourvu qu'elle vive !... C'est la seule récompense que j'espère pour tant de sacrifices.

— Au fait, dit Le Croizic, parlons un petit peu de toi ; qu'as-tu décidé ?

— Je te l'ai déjà dit : « Je pars ce soir pour Lyon ».

— Et là ?...

— Je n'ai qu'une chose à faire : rejoindre mon régiment et me constituer prisonnier.

— Tu ne verras pas d'abord M. Jourdan ?

— Le colonel !... à quoi bon !

— Pour expliquer ta conduite...

— Je n'ai rien à lui dire.

— Tu es fou !... Car à supposer que, par égard pour ton passé, on te traite avec une suprême indulgence, tu seras cassé... C'est ta vie brisée.

André dit à voix basse :

— Je sais ce qui m'attend... Mais, que veux-tu, mon pauvre ami ? Je ne puis pas agir autrement que je le fais. La maladie de ma pauvre sœur, sa mort même qui peut survenir d'un jour à l'autre me ferment la bouche. Je ne profiterai pas de son délire, de cette minute où elle ne peut élever la voix afin de se défendre pour venir dire publiquement qu'elle a mis son honneur en péril. Il aurait bien mieux valu alors ne pas la poursuivre, la laisser vivre avec cet homme, qui, par sa mort, a du moins prouvé la sincérité de son amour. Il y a des devoirs auxquels on ne se dérobe pas. Walter lui-même l'a compris. Aurai-je moins d'énergie que ce malheureux ? Je sais bien